Les mythes bibliques dans l'œuvre de Jacques Chessex

Otilia Carmen COJAN[1]

Abstract : Biblical intertextuality is a distinctive feature of the literary works of the Swiss romand writer Jacques Chessex. Most of his books deal with the reinterpretation of certain episodes of the Bible, placing themselves at the border between literature and the Holy Scriptures. *Jonas*, *L'Ardent Royaume*, *Judas le Transparent*, *La Trinité* or *Reste avec nous* are just some of the texts whose titles clearly refer to the biblical tradition. Our study aims to analyse Chessex's reinterpretation of three biblical myths : the myth of the Genesis of the world, the myth of Jonas and the myth of Jericho.
Keywords : Jacques Chessex, Swiss romand literature, the Bible, myth, Jonas, Jericho, Genesis, intertextuality.

> Très nombreux sont les textes, parmi ceux que Chessex a publiés, qui font d'une façon ou d'une autre, explicitement ou implicitement, référence à la Bible et à la tradition chrétienne.[2]

La validité de cette affirmation ne nécessite plus d'être prouvée. Qu'il s'agisse des recueils de poèmes, des récits, des nouvelles ou des romans, les livres de Jacques Chessex renvoient d'un bout à l'autre aux *Saintes Ecritures*. On oserait même dire que l'écrivain suisse romand fonde ses écrits sur l'intertextualité biblique.

Né dans une tradition religieuse protestante dont les croyants éprouvaient le sentiment du remords face à la divinité qu'ils vénéraient, Chessex se révolte par l'intermédiaire de son œuvre contre les idées religieuses toutes faites, contre un calvinisme plutôt hérité qu'éprouvé par propre conviction. Il explique sa vision pour ensuite la transposer au niveau de ses livres :

> Dans les cantons de tradition protestante, il existe une filiation calviniste

[1] Université « Alexandru Ioan Cuza », Iaşi, Roumanie.
[2] Serge Molla, *Jacques Chessex et la Bible. Parcours à l'orée des Ecritures*, Genève, Labor et Fides, 2002, p. 103.

BDD-A27406 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:02:04 UTC)

> profonde, qui n'est absolument pas le fait d'une pratique de la foi, mais d'une tradition culturelle, d'une tradition, je dirais, même psychanalytique… Elle est devenue psychotique même et je sais que je vais loin : le sentiment du péché, le remords, la solitude, la macération dans la faute, le sentiment très fort de la chute originelle, le sentiment de ne pas honorer Dieu, de ne pas faire assez pour célébrer sa création ou pour la mériter…Ce sont des thèmes qui hantent les habitants des cantons protestants, avec plus ou moins d'urgence selon les œuvres.[3]

Ce sont les thèmes qu'on retrouve aussi avec une fréquence soutenue au niveau de ses propres œuvres. C'est précisément à cause de la tradition culturelle que le Pasteur Burg, protagoniste de *La Confession du Pasteur Burg* arrive à transformer sa foi en psychose. C'est du côté d'un calvinisme exacerbé que Chessex place son protagoniste, en 1967 :

> […] dès l'adolescence, une vocation irrépressible m'avait saisi : au catéchisme, j'avais été frappé par la force et par l'austérité de notre foi. J'eus bientôt lu Calvin, les Livres Saints, et je fus ébloui pas la rigueur de leur message. J'étais donc protestant, profondément, et violemment.[4]

Si le Pasteur Burg est le produit d'une société caractérisée par une filiation calviniste profonde, d'autres protagonistes chessexiens, tels Jonas du roman éponyme ou Jean Calmet de *L'Ogre* sont macérés par un sentiment de culpabilité innée qui est lié au péché originel et dont ils ne peuvent pas se débarrasser. Dans une interview accordée à la Télévision Suisse romande (lorsqu'on lui attribue le Prix Goncourt pour son roman *L'Ogre*), l'écrivain parle du remords que ses protagonistes protestants éprouvent face à une divinité-ogresse. Ainsi l'ogre n'est-il pas seulement le père du protagoniste mais aussi

> […] tout ce qui a créé le destin de cet homme, que ce soit le pays, que ce soient les institutions par exemple et puis la culpabilité profonde qu'il a devant Dieu et Jean revient toujours à cette idée que le Dieu de la Bible, le Dieu tel que l'ont lu les protestants est un Dieu qui quelques fois fait peur. Ce n'est pas le Dieu des Evangiles qui est un Dieu d'amour et de bonté mais un Dieu de surveillance, un Dieu de punition et je crois qu'il y a une

[3] David Bevan, *Ecrivains d'aujourd'hui. La littérature romande en vingt entretiens*, Lausanne, Editions 24 heures, 1986, pp. 58-59.
[4] Jacques Chessex, *La Confession du Pasteur Burg*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1991[1967], p.10.

BDD-A27406 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:02:04 UTC)

> sorte d'assimilation pour Jean Calmet entre ce Dieu biblique et puis son père à lui. [5]

L'importance du Calvinisme ne trouve donc pas sa source dans une croyance personnelle des protagonistes, mais dans une forte influence transmise de génération en génération par les ancêtres. Il faut souligner, cependant, que ce que Chessex condamne, ce n'est pas Dieu, mais l'idée de Dieu que toute une société a construite. Ce que Chessex met en cause ce n'est pas l'existence de Dieu, mais l'existence d'une doctrine qui rejette, dès le début, le droit à tout questionnement sur la divinité. C'est là qu'on trouve la raison pour laquelle l'auteur intitule un des chapitres de son livre *Monsieur*, *L'Idiot de Dieu* :

> Ainsi, être idiot en Dieu. Ne pas savoir. Et aimer cette ignorance, se rappeler la parole du saint, - parole plus riche et insondable de foi ignorante (et de foi savante) qu'aucun discours ou glose de Dieu : credo quia absurdum. Je ne sais pas. Je ne sais rien des abîmes et des fins. Je crois parce qu'il est absurde de croire et que cette absurdité, cette non-science, ce non-discours, conviennent à mon état en Dieu, vers Dieu.[6]

C'est donc contre l'ignorance que l'écrivain dresse ses injures, contre cette ignorance qui exclut par elle-même tout goût et tout intérêt pour le Savoir. Croire en Dieu, sans jamais se demander qui se cache derrière cette entité abstraite ; croire en Dieu sans jamais oser défier sa parole ou ses commandements ; croire en Dieu et ne vivre que pour et par le biais de cette foi. Voilà ce que les livres de Chessex rejettent.

On l'a déjà mentionné, l'œuvre chessexienne est fortement imprégnée d'intertexte biblique. Dans ce contexte, on affirme sans crainte de se tromper que la mythologie biblique représente la source première des livres tels *Le désir de Dieu, L'Imparfait* ou *Jonas*. En ce qui concerne le mythe de la Création du monde, Adam et Eve et implicitement le péché originel, Chessex fonde autour de lui, toute une philosophie aux résonances chronologiques. C'est L'Imparfait (en tant que durée psychique et physique) qu'il considère comme le prolongement du mythe biblique de la Genèse du monde. Dans *Le*

---

[5] C'est une affirmation de Jacques Chessex in *Un jour une heure*, interview accordée à Catherine Charbon, le 19 Novembre 1973, document consulté en ligne le 5 avril 2012 http://www.rts.ch/archives/tv/information/un-jour-une-heure/3462039-le-goncourt.html .

[6] Jacques Chessex, « L'Idiot de Dieu » in *Monsieur*, Paris, Grasset & Fasquelle, 2001, p. 220.

BDD-A27406 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:02:04 UTC)

désir de Dieu, Chessex écrit :

> […] la culpabilité d'Adam a été voulue par Dieu. C'est elle que je nomme l'imparfait. Obéissant, Adam aurait été Dieu, ou l'exacte image, en miroir, de Dieu. Adam doit désobéir pour devenir homme. Adam doit retrouver l'imperfection d'une part du chaos d'où vient l'être, faute de quoi il se dresse en Prométhée devant Dieu. Ou en Satan contre Dieu.[7]

L'être humain est donc voué, dans la vision chessexienne, dès les commencements du monde, à vivre dans l'Imparfait. Quoi qu'il fasse, il n'arrivera jamais à s'en sortir que par le biais de la mort. En mourant l'être humain sort de l'Imparfait pour rentrer dans le parfait, il quitte le fini pour se tourner vers l'infini. L'existence humaine n'est qu'une longue série de tentatives d'échapper à cette finitude innée, héritée d'Adam et Eve. Pour Chessex l'existence humaine ne représente qu'une réplique mimétique du chemin vers Golgotha. Pareil au Christ, l'homme se dirige (en vieillissant) vers sa propre mort. C'est seulement en mourant qu'il accédera à la véritable existence, au temps sans temps :

> À chaque fois la vraie vie par Golgotha. Comme si chacun de nous, pauvre mortel, précaire, imparfait donc pécheur de son imperfection même, avait à revivre la crucifixion, la faisant sa crucifixion à soi, toujours étroitement fini, pour atteindre la vie de l'âme, donc l'eternel, l'infinitude.[8]

De son vivant, l'être humain n'est qu'un intermédiaire entre lui-même en tant que vivant et Dieu en tant eu force suprême qui l'a voué à mener cette existence. La vie est, dans une acception chessexienne, *un intermezzo*, un fragment, une durée inachevée et *a priori* imparfaite. Ecartelé entre la terre où il vit et l'abîme vers lequel il tend involontairement, le protagoniste chessexien ne vit que de ce conflit intérieur. Le « Je » des récits chessexiens remémore le plus souvent son passé « […] comme un homme penché sur un gouffre, et dont le vertige serait à la fois de cette terre, qui l'aimante, et de l'abîme qui l'appelle. »[9]

C'est à un perpétuel conflit intérieur qu'est soumis Jonas, le protagoniste du roman éponyme paru chez Grasset en 1987. Le livre renvoie dès le titre au mythe de la baleine biblique. L'histoire est simple : Jonas,

---

[7] Jacques Chessex, *Le désir de Dieu*, Paris, Grasset, 2005, p. 62.
[8] *Ibid.,* p. 92.
[9] Jacques Chessex, *L'Imparfait*, Yvonand, Bernard Campiche Editeur, 1996, p. 48.

BDD-A27406 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:02:04 UTC)

ancien écrivain et marchand de tableaux, revient à Fribourg après des années, où il déambule pendant une semaine, allant de bar en bar, perdu dans le ventre de sa propre existence, tout comme le Jonas de la Bible errait autrefois dans le ventre de la Baleine. Il rencontrera Anne-Marie, une ancienne maîtresse, il apprendra la naissance et la mort d'un fils et, finalement, il cherchera désespérément le pardon de celle qu'il aime, afin de pouvoir renouveler sa vie. Le Jonas de Chessex arrivera, après plusieurs jours de déambulations à travers Fribourg, considéré en tant que ventre de la baleine, à accéder à la reconnaissance de l'état adulte en tuant le monstre, qui est constitué dans son cas, du passé et de ses remords. Mais à la différence de la baleine biblique, la baleine de Chessex acquiert de nouvelles significations, qui ne renvoient pas seulement au passé auquel il veut échapper, mais aussi à la misère de l'existence humaine :

> La baleine, c'est toute la merde humaine.
> La baleine est une grosse limace bavant sur son prisonnier.
> La baleine pue et asphyxie mon existence.
> La baleine me persécute dans mon âme et dans ma chair, elle n'est pas digne de la Création de Dieu.
> La baleine est le cratère de pus qui suinte à la bouche du Christ dont je lèche les lèvres.
> La baleine convoite le cadavre décomposé des saints. Elle convoite également leur présence rayonnante.
> La baleine est un cloaque où j'ai perdu beaucoup trop de temps de mon unique vie.
> La baleine est une catin qui souille le lit de la mer. Elle m'ingurgite et met tout mon poids sale dans son poids de monstre.
> La baleine m'a pris en elle et m'a recraché maintenant elle essaie de se confondre avec moi, de m'habiter à son tour.
> La baleine… Merde.[10]

Le Jonas de Chessex doit passer par une profonde métamorphose, comme jadis le légendaire prophète de la Bible[11], qui, après avoir été englouti par le *Monstre*, meurt et est ressuscité, doué d'une nouvelle conscience. C'est un renvoi à la notion de sacrifice suprême auquel l'homme doit se soumettre

[10] Jacques Chesses, *Jonas*, Paris, Grasset & Fasquelle, 1987, p. 44.
[11] Pour le mythe biblique voir également l'article *« Jonas »* in Jean Ferré, *Dictionnaire des symboles, des mythes et des mythologies*, Paris, Editions du Rocher, 2003, pp. 539-540.

BDD-A27406 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:02:04 UTC)

afin de retrouver la divinité. Si, à la fin du roman, le Jonas de Chessex se déclare convaincu qu'il n'y aura pas de Résurrection pour lui, c'est peut-être aussi parce qu'il sait déjà que dans la Bible, Yahvé avait fait pousser un ricin au-dessus de la tête de Jonas, en le faisant mourir. Le Jonas de Chessex n'est pas un rédempteur, tel que l'était autrefois le Jonas de la Bible pour les habitants de Ninive. C'est en damné qu'il se montre à Anne-Marie, c'est la résignation qu'il prophétise tout le long du journal qu'il tient : « Malgré mon amour de Dieu, malgré le Fils, malgré notre fils, Anne-Marie, la grâce est morte et j'ai l'âme desséchée. Et je le sais aussi de source sure : il n'y aura pas de Résurrection. »[12]. Deuxième mythe biblique transformé par Chessex : il n'y a pas de Rédemption pour son Jonas.

Finalement, c'est le mythe de Jéricho que l'écrivain utilise dans le dernier chapitre de *Carabas*, intitulé précisément « La septième trompette de Jéricho ». Cette fois-ci il transforme un mythe biblique en allégorie, établissant une correspondance entre le pouvoir de la foi qui a fait tomber les murs de la cité biblique et le pouvoir de l'écriture et des livres qui dresseront un édifice contre l'oubli :

> Le septième jour on l'encercle sept fois, au septième tour Jéricho s'écroule […]. Et qui a vaincu ? C'est le souffle. La corne embouchée par le rugueux prêtre, la musique criarde et guerrière qui retentit contre le mur sous la lippe du barbu qui marche devant Israël.[13]

Pour Chessex, la prise de Jéricho n'est donc pas la récompense de la foi et de l'obéissance de Josué ; elle n'est non plus le mérite de ces sept prêtres qui ont sonné des trompettes. La chute de la citadelle est due au tout dernier prêtre qui, lorsque le mur tenait encore, n'a cessé de souffler dans sa trompette : « La septième trompette de Jéricho. Qui était l'homme qui lançait sa poitrine dans son cuivre chaud ? Je dédie mon livre à cet homme. Je voudrais qu'à travers les siècles il écoute ma musiquette, qu'elle lui rappelle un écho de quelque chose, oui, que dans mes petites pages il entende sonner le cuivre ancestral et la colère pour finir dans ma sonnerie contre l'arrogance et la puissance et la méchanceté des citadelles imprenables. »[14] Pareil à ce septième prêtre, l'écrivain souffle dans sa trompette dérisoire, dans l'espoir qu'il réussira, lui aussi, à faire écrouler les murs de l'oubli.

---

[12] Jacques Chessex, *op. cit*, 1987, p. 188.
[13] Jacques Chessex, *Carabas*, Lausanne, Cahiers de la Rennaissance Vaudoise, 1971, p. 249.
[14] Jacques Chessex, *op. cit*, 1971, pp. 249-250.

BDD-A27406 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:02:04 UTC)

On conclut en affirmant que la plupart des œuvres chessexiennes reposent sur l'intertexte biblique. Qu'il s'agisse de mythes bibliques réinterprétés ou de simples allusions à la terminologie des *Saintes Ecritures*, l'écrivain construit dans ses livres un monde qui constitue un prolongement de l'univers biblique. Certes, il le fait à sa façon, en illustrant l'influence calviniste auprès de ses personnages, en se révoltant contre une religion qui se fonde plutôt sur la tradition que sur la foi et en osant interroger Dieu sur les injustices auxquelles est soumise toute existence humaine. Cependant, il ne nie à aucun instant, son ascendance :

> Je suis un écrivain qui appartient profondément à une ascendance protestante et calviniste et qui, grâce à la reconnaissance en lui de cette ascendance, a pu à la fois la faire fructifier en lui et se libérer de ses contraintes.[15]

Bibliographie

Œuvres de *Jacques Chessex*

La Confession du Pasteur Burg (1974), Lausanne, L'Age d'Homme, 1991.
Monsieur, Paris, Grasset & Fasquelle, 2001, pp. 219-222.
L'Ogre, Paris, Bernard Grasset, 1973.
Jonas, Paris, Grasset & Fasquelle, 1987.
Carabas, Lausanne, Cahiers de la Renaissance Vaudoise, 1971, pp. 249-253.
Le désir de Dieu, Paris, Grasset &Fasquelle, 2005.
L'Imparfait, Yvonnand, Bernard Campiche Editeur, 1996.

Œuvres critiques et dictionnaires

Bond, J. David, *Jacques Chessex. Calvinism and the text*, Toronto, University of Toronto Press, 1994.

[15] C'est une affirmation de Jacques Chessex in *LittéraTour de Suisse : Jacques Chessex*, émission réalisée par Marcel Schüpbach et diffusée à la Télévision suisse romande, le 23 Mars 1998, document consulté en ligne le 5 avril 2012, http://www.rts.ch/archives/tv/divers/3461794-jacques-chessex.html.html

BDD-A27406 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:02:04 UTC)

Ferré, Jean, *Dictionnaire des symboles, des mythes et des mythologies*, Paris, Editions du Rocher, 2003, pp. 539-540.
Molla, Serge, *Jacques Chessex et la Bible. Parcours à l'orée des Ecritures*, Genève, Labor et Fides, 2002.

Ressources électroniques

Entretien de Catherine Charbon avec Jacques Chessex (remise du prix Goncourt), Télévision Suisse romande, Série *Un Jour, une heure*, diffusé le 19 septembre 1973 :
http://www.rts.ch/archives/tv/information/un-jour-une-heure/3462039-le-goncourt.html consulté le 5 avril 2012.
LittéraTour de Suisse : Jacques Chessex, Réalisateur : Marcel Schüpbach, Télévision Suisse romande, diffusé le 23 Mars 1998 : http://www.rts.ch/archives/tv/divers/3461794-chessex.html. consulté le 5 avril 2012.
Entretien d'Yves Lassueur avec Jacques Chessex sur *Jonas*, *Télévision Suisse romande*, série *Livre à vous*, Réalisateur : Augustin Oltramare, diffusé le 8 février 1987 : http://www.rts.ch/archives/tv/culture/livre-a-vous/3467466-la-recherche-d-absolu.html, consulté le 5 avril 2012.

BDD-A27406 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:02:04 UTC)